

CHAPITRE V

De Tambwè sur-la-Buschimaie,
le 15 février 1904.

Mon cher Frans,

Je profite de ce que les porteurs et les *tippoyers* qui m'ont ramené ici, il y a trois jours, s'en retournent à Kanda-Kanda, pour les charger d'une lettre pour toi. Car me voici réinstallé dans ma maison, ma vie de bon bourgeois flamand a repris son train-train familial et de nouveau la fée Udinji, empressée et légère, me dorlote de soins et d'amour.

Pauvre mignonne créature ! Si tu l'avais vue à mon retour ! De très loin déjà, bien avant tous les autres, elle m'avait reconnu ; et de courir, et de danser, et de se prosterner, avec des rires et des pleurs mêlés ; et quand nous nous sommes trouvés en notre cher logis, loin des yeux indiscrets, elle montrait

une langueur si douce et si fidèle, couchée debout contre ma poitrine et ses bras de marbre appendus à mon cou!

Je l'ai trouvée un peu maigrie, comme affinée, et il chante maintenant dans son rire une petite note mélancolique qui ne messied point. Il n'y a pas de fatuité à moi à rattacher à mon absence cette évolution du caractère d'Udinji, et, entre nous, cela est plutôt fait pour m'inquiéter. Qu'advient-il de cette pauvre enfant le jour prochain où je rentrerai en Europe? Je compte évidemment revenir ici, mais quand? et dans quelles circonstances?... Car, mon cher Frans, puisqu'aussi bien la grande nouvelle m'en est échappée, je regagne la Belgique pour quelques mois... Mais nous reparlerons de cela tantôt.

Pour en revenir à Mukamaie — comme ils disent ici, — ce n'est pas que mon départ doive la laisser sans consolateurs; elle-même hier encore me contait, avec cet instinct d'excitation à la jalousie qui est propre aux femmes, les entreprises matrimoniales d'un

certain Lukussu, sorte de colporteur nègre qui fréquente les marchés des environs, lequel cherchait à démontrer à cette naïve Udinji que je ne m'en reviendrais plus à Tambwé et s'offrait carrément comme mon successeur. Pour avoir parlé trop tôt, il se trouve que mon Don Juan africain n'en a pas moins parlé juste et qu'Udinji, à moins que je me décide à l'emmener, se trouvera avant longtemps veuve *in partibus*. Il ne me déplairait pas de la savoir, en ce cas, plutôt aux mains de ce Bakwa-Galoche, intelligent et surtout doué, paraît-il, d'un réel vernis d'entregent, qu'entre celles des guerriers poisseux et ivrognes de Tambwé. Au premier jour de marché, je me promets de voir ce Lukussu.

Tambwé avait organisé hier de grandes chasses pour fêter mon retour. Ne me demande pas de te les décrire ; trop de Fenimore Cooper et de Gustave Aymard l'ont fait, et fort bien, avant moi, pour que la question laisse encore prise au moindre imprévu. Ce qui m'a surtout frappé, c'est la furia avec

laquelle les Bakètes, dont la chasse est au reste la passion favorite, s'acharnent après le gibier, et l'agilité que certains d'entre eux apportent à forcer par exemple les antilopes à la course et à leur couper le jarret. Je n'ai, quant à moi, pas tiré un coup de fusil et mon seul trophée de chasse consiste en une admirable paire de défenses d'éléphant... que j'ai achetées à un taux fort raisonnable.

Laisse-moi aussi te signaler une impressionnante visite que j'ai reçue ce matin : un pauvre diable de nègre, d'une maigreur ascétique, squelettique, si je puis dire, mais porteur d'un ventre énorme. Après avoir fait vainement le tour des féticheurs de la tribu, il se décidait à recourir à moi, avec l'espoir que je saurais peut-être quelque miraculeux remède.

Ce malheureux — nommé Pilon — m'a fait pitié ; il a si bien la perception de la mort proche qu'il porte pour ainsi dire son propre deuil, se blanchit la figure et ne revêt plus qu'un pagne non travaillé. Il se roulait à mes

pieds sur le sol avec des supplications, m'offrant, si je le savais, de me révéler deux caches mystérieuses où il avait de l'ivoire enfoui... Sache, entre parenthèses, que les Bakètes ont des caches spéciales pour leur ivoire ; souvent, de nuit, ils s'en vont détourner le cours d'un ruisseau, creusent dans le lit une trappe où ils ensèrent leurs richesses, et rétablissent dès lors les choses en leur état primitif.

Pour en revenir à l'infortuné Pilon, il se fait que j'avais rencontré le même cas déjà chez Kaniembe ; cette maigreur effroyable et ce ballonnement du ventre plus atroce encore, proviennent du *pembé* ou terre blanche, dont certains nègres mangent à satiété.

A défaut de remède à moi connu, j'ai rassuré mon homme par ce seul fait que j'ai pu lui expliquer d'où venait son mal et je lui ai administré un peu d'émétique. Il m'a quitté plus au moins consolé, mais je crois, entre nous, que le pauvre diable n'ira plus bien loin.

Cette lettre ne sera décidément qu'un coq-

à-l'âne. De parler médecine, cela me remet en mémoire que j'ai voulu vingt fois te signaler un trait de mœurs bakètes relatif aux accouchements et qui vaut d'être pris en note. Lorsque l'enfant vient de naître, la femme — qui se délivre en général elle-même — ne coupe pas le cordon ombilical : le bébé lui reste attaché jusqu'à sortie de l'arrière-faix. On laisse ensuite le cordon se dessécher jusqu'à ce qu'il se brise de lui-même. En attendant le sevrage de l'enfant, la femme bakète répudie tout commerce avec l'homme et ne cohabite même plus avec lui.

T'ai-je raconté d'autre part que la profession de femme publique est fort considérée chez les Bakètes ? La *mususumba*, — souvent une étrangère, — ne travaille pas ; elle a des esclaves pour entretenir son *chimbek* et il n'est pas de redevances en nature qu'on lui refuse. Celle qui vit ici maintenant est une femme admirable, d'un teint assez clair, et Messieurs les célibataires de l'endroit lui ont décerné le nom de Tchibulambolo, ... un nom

qui est presque un diplôme et que je te traduirai quelque jour... entre le champagne et le cigare.

Oh ! nous ne sommes pas loin de cela, je te le disais plus haut, et je nous revois déjà en pensée, dînant en tête à tête dans quelque restaurant lumineux et doré, en l'éblouissement des épaules nues de nos belles petites et la fête de leur rire.

Ce que c'est tout de même que de nous, mon cher Frans ! L'homme, si j'en juge sur moi seul, constitue un assez triste animal...

Pauvre féérique Udinji ! Pauvre grandiose Afrique !... Depuis que ces mots de retour ont été prononcés, leur charme à toutes deux a bien faibli ; j'ai beau vouloir m'y attacher, entre elles et moi insidieusement se glissent la grande mer, le paquebot luxueux, Anvers, les minois pâles, délicieusement poudrerisés, les lèvres roses, les nuques gamines, qui sentent si bon... Udinji !... Car c'est très sérieusement, mon cher, que j'ai songé à l'emmener. Mais ce que je ressens en moi

aujourd'hui, à la seule évocation de l'Europe imminente, me remplit d'épouvante pour la frileuse moricaude, si exquise soit-elle, que j'y aurais ramenée avec moi. Il est des tableaux qu'il ne faut pas sortir de leur cadre, des vins qu'on ne peut boire qu'au pays d'origine, des femmes qui empruntent tout leur charme à leur milieu et à leur costume local... J'aurai besoin de scruter énergiquement ma conscience avant de prendre une décision sur ce point...

... Il faut décidément qu'au prochain marché j'aie vu ce Bakwa-Galoche, Lukusu!...

Il y a loin de ma lettre aux précédentes que je t'adressais! Est-ce la fatigue, l'obsession de l'Europe lumineuse — oui, lumineuse! malgré ses brouillards et le grand soleil d'ici, — mais je n'ai guère l'esprit porté aux considérations économiques et philosophiques.

Il me semble cependant avoir encore beaucoup de choses à te dire, mais puisqu'aussi bien je vais te revoir, je t'exposerai de vive

voix mes arguments et nous nous en revien-
drons à deux dans cette Afrique bien-aimée
malgré tout, et que les aventuriers comme
moi se sont si bien inoculée, qu'à peine ils
l'ont quittée de six mois, ils aspirent déjà à
s'y retrouver.

Ce que je veux te redire encore, parce que
cela résulte de l'impression neuve de mon
retour de Kaniembe, c'est que j'ai réussi à
me faire aimer ici, que j'ai éprouvé de l'ac-
cueil chaleureux et spontané qui m'a été
réservé hier, une satisfaction véritablement
émue, et qu'à mon sens, une colonisation
entendue comme le veut la Luluarienne et
menée ainsi que je le fais, — tout ancien sous-
off' ignorant que je suis, — cela constitue la
vraie marche vers la civilisation et cela
atteint peut-être à plus d'ampleur encore que
l'œuvre entreprise par les missions, car avec
notre seul souci d'amener les indigènes à un
travail rationnel et salarié, nous ne tendons
pas moins à les arracher à l'animalité et à
développer pratiquement leur intelligence.

Colonisation
par le
travail

Que nous voici loin de Mukamaie, par-
bleu!...

Ton affectueux,

JEAN.

P. S. Je rouvre ma lettre pour te faire part
d'un petit détail d'intérieur et pour te dire
pourquoi mon courrier partira un jour plus
tard que je ne le prévoyais.

De bonnes amies ont, paraît-il, plaisanté
Udinji pour son maigrichon tas de bois!?!...
Ah! mon cher! tu ne sais rien!...

Le luxe des ménagères bakètes est de pos-
séder un beau tas de bois, très haut, fait de
bûches d'égale longueur... Et j'ai retenu tout
mon monde et Mukamaie possédera demain
soir un tas de bois à faire rêver... Stère lui-
même!

Dire que ma lettre aurait pu être une valise
diplomatique, qu'elle ne serait pas néanmoins
partie et que des crises internationales ont
tenu à des causes plus enfantines que le tas
de bois de madame l'ambassadrice!

JEAN.